

rieux à la fois, que sa gorge se des- sécha.

—Parlez ! ordonna don Folco, surpris de cette interruption soudaine.

—Monsieur de Peyl est hors d'état de continuer, fit observer Stanzin qui fut le seul à comprendre, avec la sagacité du magistrat que le comte obéissait à quelque menace effroyable. Demain, sans doute, il sera remis des émotions multiples qui l'ont assailli cette nuit...

Il ajouta quelques mots à voix basse.

Le vice-roi fit un signe affirmatif, et appelant un de ses officiers :

—Le comte de Peyl passera le reste de la nuit au palais, lui dit-il. Qu'on prépare un appartement, et qu'on mette une sentinelle à la porte.

—Inutile, dit Stanzin, je ne le quitterai pas.

Palmaverde avait entendu ce colloque. Il s'approcha de Peyl, et lui serrant la serrant la main :

—Cher comte, je prends part à vos peines, lui dit-il très-haut.

Et baissant la voix :

—Si vous dites un mot de plus, vous tuez vos filles. Songez-y.

Lancelot, fasciné par le regard de Nighméd toujours dardé sur lui s'approcha de la bohémienne.

—Plus près ! murmura-t-elle, si bas que Lancelot fut seul à l'entendre.

Nighméd, Raphaël et le vieillard se trouvaient maintenant, tout à côté d'une porte, isolés par un groupe de personnages qui chuchotaient discrètement, du vice-roi auprès duquel Palmaverde et Scandian retenaient Stanzin.

Alors brièvement, avec l'accent même de la vérité, Nighméd prononça ces paroles terribles :

—Sais-tu, Lancelot, ce que tu as fait ? Clelio Zadoër que tu as dénoncé, qui sera pris et pendu un jour ou l'autre, c'est ton fils !... Et quant à celui-ci, regarde-le, dit-elle, en montrant Raphaël, c'est ton neveu, le dernier Rocheraye ! Tu as déshonoré ton nom et rendu ton enfant. Je suis vengée !

Elle fit un pas en arrière :

—Tu auras des preuves demain. Preuves sans réplique. Réjouis-toi, traître. Tu es payé de tes crimes

et de tes parjures... Seul, vaincu, abandonné !

Lancelot, foudroyé, tomba à la renverse en exhalant un soupir lamentable.

## VIII

### Les prisonnières.

De la massive et vaste forteresse élevée au onzième siècle par les conquérants normands venus à la suite de Robert Guiscard, le donjon restait seul debout, relié par une courtine aux deux tours carrées qui défendaient le porche, et dont la cime, couronnée de machicoulis et de créneaux se perdait dans les nues.

Les casernes, flanquées aux angles de tourillons, démolis au ras des murs, étaient maintenant démantelées ; les bretèches, ruinées, et de la chapelle, naguère si hardiment campée au bord du précipice, on ne voyait plus qu'un pan de muraille percé d'une fenêtre à cintre bilobé, soutenue par un lourd contrefort.

Ces constructions qui semblaient taillées dans le granit, occupaient l'extrême-sommet d'un escarpement de rochers, relié par une route en lacis aux croupes rebordies des montagnes, et de toutes parts, entouré de vallées profondes que l'orgueilleux château dominait.

Ce lieu presque inaccessible était vraiment l'aire de l'aigle, avec ses bastions épais, liés à la roche par un incorruptible ciment, et ses tours géantes dont les bases plongeaient dans l'abîme.

Le soleil léchant la pierre chaque jour, huit siècles durant, l'avait roussi et calcinée, et les antiques assises de cette masse étaient d'un rouge foncé, que marbraient ça et là des festons de lierre, déchirés et flottants, suspendus aux flancs du vieux manoir, comme des haillons noirs aux arêtes d'un bloc de porphyre.

Nul, croyait-on dans la contrée, n'habitait ce formidable repaire, le Castellaccio, et mainte légende lugubre en éloignait jusqu'aux pâtres d'alentour.

Quelquefois on voyait des bannis cheminer sur l'étroit sentier qui serpentait à travers les broussailles.

On s'en inquiétait peu. Le sicilien aime ses brigands et les respecte : ce n'est pas aux paysans vauvres qu'ils s'attaquent, et tout paysan a chez lui son escopette qu'il décroche parfois pour faire le coup de feu.

Souvent aussi, les fenêtres du donjon s'illuminaient de clartés flamboyantes, et nul n'aurait su dire quel invisible gardien veillait derrière les vitraux colorés, et tenait la demeure close, herse baissée et pont levé.

Au-devant du Castellaccio s'étendait une large esplanade, l'ancien préau, jadis ouvert sur un seul de ses quatre côtés.

Des monceaux de décombres s'entassaient sous le lierre et le saxifrage ; des frênes avaient poussé entre les pierres éparses, et leur verdure égayait ses débris du passé. Mais une échancrure se faisait dans les ruines, et de cette hauteur se développait un horizon grandiose de vallons fertiles, de collines onduleuses, au delà desquelles franchissait la grève, marge d'argent à l'azur étincelant de la mer, séparé par une mince ligne d'or pâle, tout au loin, de l'azur limpide du ciel.

Une quinzaine d'hommes, pour la plupart vêtus de haillons, campaient ce jour-là dans la cour de Castellaccio, semblables à ces *wampouries*, laccers déguenillés que les rajahs indiens traînent à leur suite.

Quelques-uns, le visage à l'ombre, le corps au soleil, leur fusil tout armé allongé auprès d'eux, goûtaient le doux plaisir de la sieste. D'autres jouaient aux tarots, ayant pour enjeux des pièces d'or, et pour tapis les plaques de mousse desséchée couvrant quelque fragment de granit.

D'autres encore, les plus jeunes contemplaient, accoudés au parapet fruste qui bordait l'esplanade, les nuages de pur vermillon qui masquaient le déclin de sa course, et chantaient en chœur une cantilène aux modulations monotones et bizarres.

Des sentinelles armées d'épingoles, de pistolets et de couteaux, passés lame nue dans la ceinture, veillaient aux issues.

Sur les marches disloquées d'un perron, accédant à l'entrée de la tour-maitresse, plusieurs de ces